

Trois présentations du spectacle B. Traven

L Croix Un Blog Libération La Croix

À la recherche de Mr. Traven

À travers le mystère de cet auteur populaire (25 millions de livres vendus traduits en 30 langues), Frédéric Sonntag signe un spectacle brassant les grands et petits événements qui ont forgé le monde, des années 1900 aux années 2000. Décoiffant ! Palpitant !

Un spectacle fou, fou, fou. Un spectacle à en perdre la tête, laissant le public comme égaré dans un labyrinthe, à la poursuite d'un écrivain qui n'a eu pour obsession que d'effacer ses traces, de brouiller les pistes : B Traven. Décédé à Mexico en 1969, il aurait été, pour certains, un enfant naturel du Kaiser Guillaume Ier. Pour d'autres, le fils d'un potier, Adolf Feige, né en 1882 Schwiebus, en Prusse brandebourgeoise (aujourd'hui en Pologne). Lui-même, sur son passeport mexicain, affirmait qu'il avait vu le jour en 1890, à Chicago et qu'il était d'origine norvégienne...

Son identité, même, n'était pas certaine, tant il s'est caché derrière d'innombrables pseudonymes – Croves, Arnolds, Barker, Marut, Maruth, Mareth, Maurhut Kraus, Lainger, Torswan, Wienecke... Tour à tour apprenti serrurier, acteur, militaire, matelot, boulanger, libraire, traducteur, agent littéraire, explorateur, journaliste, il s'est dit allemand, hollandais, lituanien, américain, mexicain... au gré des circonstances.

Un combattant pour la justice

Ce qui est plus sûr, est que, anarchiste, libertaire, révolutionnaire... contraint à l'exil après l'échec de la République des Conseils de Bavière, en 1918, il n'a cessé de s'engager en politique, dénonçant l'injustice sociale et le sort fait aux Indiens du Chiapas dans ses actes comme dans ses livres : *Les Cueilleurs de coton*, *Le Vaisseau des morts*, *le Pont dans la jungle* ou, bien sûr, *Le Trésor de la Sierra Madre*, immortalisé au cinéma par John Huston.

C'est ce personnage parmi les plus insaisissables du siècle dont Frédéric Sonntag tente de percer le mystère avec ce spectacle joyeux, gaillard, haletant : B. Traven, dernier volet d'une « trilogie fantôme » qu'il a ouverte avec George Kaplan et Benjamin Walter.

Dans un double mouvement d'une chronologie qui mène d'avant en arrière, d'arrière en avant, Frédéric Sonntag joue de tous les registres de la réalité et de la fiction, du faux et du vrai qui s'entrelacent, se confondent, en même temps que les espaces et les époques. De l'Europe de Trotsky et Rosa Luxemburg, à la fin de la Première Guerre mondiale, à l'Amérique du sous-commandant Marcos, en passant par les

États-Unis de la chasse aux sorcières, la France des squats et des grandes utopies d'après Mai 68, c'est l'Histoire, – notre Histoire – qui défile, sur fond d'enquête de deux journalistes partis à la recherche de Mr. Traven.

Le souffle de l'intrigue et du jeu des acteurs

Il arrive que le spectateur s'y perde. Ce n'est pas grave, tant dans une atmosphère savante de « polar », il est porté par le souffle des événements qui s'entrechoquent, et, plus encore, par le jeu des comédiens qui font feu des quatre fers. Aux accords des standards US et mexicains repris par un petit orchestre, ils sont une dizaine à se partager tous les rôles dans un décor utilisé tantôt comme écran pour projections d'archives, tantôt laissant surgir quelque profonde jungle naïve. Drôles, vifs, généreux, le pied léger, ils s'en donnent à corps, à cœur joie.

Mais sans rien perdre de la gravité et de la profondeur du propos sur un XXe siècle trop riche en rêves perdus, en grandes espérances déçues. Sur une génération plus que jamais en butte au triomphe du capitalisme, ennemi des utopies. Didier Méreuze

[B. Traven texte et mise en scène de Frédéric Sonntag](#)

Posté dans 23 mars, 2018 dans critique.

B. Traven texte et mise en scène de Frédéric Sonntag

B. Traven Qui est B.Traven ? Emboîtant le pas de nombreux biographes, Frédéric Sonntag enquête sur cet écrivain mythique aux multiples patronymes. B.Traven aura passé sa vie loin des « grandes capitales littéraires du monde moderne », à brouiller les pistes : pour lui, seuls ses livres devaient témoigner de son existence : « L'histoire individuelle n'a d'importance, qu'à partir du moment où elle influence la vie collective ». Ses romans furent traduits dans le monde entier et adaptés au cinéma, sans que personne ne sache qui se cachait derrière sa machine à écrire.

Après George Kaplan, (2013) Benjamin Walter (2015) Frédéric Sonntag, artiste associé pour trois ans au Nouveau Théâtre de Montreuil, boucle sa *Trilogie Fantôme*, où il parle de personnages à l'identité incertaine. La biographie, imaginaire de B. Traven, se nourrit aussi d'interrogations sur notre aujourd'hui, à partir de rencontres improbables avec d'autres personnages qui ont fait l'histoire politique et artistique du vingtième siècle.

Frédéric Sonntag nous entraîne d'Europe en Amérique, sur les traces d'un écrivain bien réel mais au parcours à entrées multiples. Est-il né : Traven Corsvan Croves, le 3 mai 1890 à Chicago ? Ou Charles Trefny, à Saint-Louis (Missouri) le 2 juillet 1880 ? Otto Max Feigen, le 23 février 1882, à Swiebodzin (Pologne), d'un père maçon ? Ou encore Ret Marut, le 25 février 1882 à San Francisco, militant anarchiste pendant l'éphémère République des Conseils à Munich en 1918, liquidée ensuite par l'armée allemande ? On dit aussi qu'il serait le fils illégitime du Kaiser Guillaume II et d'une chanteuse d'opéra. Dernier en date de ses pseudonymes : Hal Croves qu'il emprunta, en se faisant passer pour un agent de B. Traven, pendant le tournage du *Trésor de la Sierra Madre* adapté et réalisé par John Huston (1947). Pseudonyme sous lequel il épousa en 1957, Rosa Helena (sa cadette d'au moins trente ans). Sa veuve perpétue à son tour « l'industrie du mystère » autour de lui. Comme le découvrent un couple de reporters américains venus lui l'interroger à Mexico, en 1977...

La pièce est structurée autour de leurs investigations. Bien résolu à percer l'énigme B. Traven, les deux journalistes vont se trouver entraînés dans des aventures rocambolesques dignes de celles de Tintin... Plus ils avancent, plus le mystère s'épaissit... Et l'histoire récente les rattrape, notamment la répression sanglante des manifestations étudiantes, à la veille des Jeux Olympiques à Mexico en 1968. Ce fil rouge, émaillé d'incidents, se trouve constamment interrompu par des allers et retours dans le temps et l'espace, depuis 1914, en Europe, jusqu'à 2014, au Mexique, en passant par le Hollywood des années cinquante sous le maccarthysme. Et par un squat parisien, en 1994, un ancien cinéma qu'un collectif militant essaie de faire revivre. Mais tous les chemins de ces histoires croisées mènent au Mexique.

On se laisse d'abord embarquer, à bord d'un transatlantique, en 1916, où **Arthur Cravan**, boxeur et poète mythique, fuyant la guerre, rencontre Léon Trotski en exil... Première fausse piste, (Cravan n'est pas Traven)! Mais ces deux personnages sont récurrents, parmi de nombreux autres, pendant les deux heures quarante de spectacle.

Autre fugitif échoué au Mexique en 1950 à l'instar de Léon Trotski en 1937, **Dalton Trumbo**, un scénariste communiste, mis à l'Index par la Commission des activités anti-américaines de Joseph McCarthy. Mais il réussit à déjouer la censure sous des noms d'emprunt et signera le scénario du Spartacus de Stanley Kubrick, ce qui permet à Frédéric Sonntag d'établir un lien avec B. Traven, ex-spartakiste ! Ce qui nous vaut aussi un bref discours de Rosa Luxemburg, ainsi qu'une séance de cinéma dans le squat parisien des années quatre-vingt-dix. La fin tragique de ce squat donnera lieu à un projet de film qui conduira un ex-membre du collectif à Mexico, en 2014, à la recherche d'un jeune homme, parti rejoindre l'armée du sous-commandant Marcos dans l'Etat du Chiapas. Là-même où, à sa demande, les cendres de B. Traven ont été dispersées, en 1969. La boucle est bouclée.

Au terme de cette traversée—et après bien des élucubrations, nos deux reporters pensent que leur héros pourrait être un agent secret assassin de Léon Trotski en 1940—, on en arrive à la conclusion que l'identité réelle de B. Traven doit se trouver dans son œuvre dont *Le Vaisseau des morts*, un manuscrit en provenance de Tampico et publié en 1926 en Allemagne. Ce roman-culte largement autobiographique conte le voyage d'un exilé qui, sans papiers et sans argent, s'embarque sur le Yorikke, un «vaisseau des morts», cercueil flottant destiné au naufrage, afin que l'armateur puisse toucher la prime d'assurances. Un scénario qui se répète de nos jours sur les côtes européennes...

Frédéric Sonntag entend donc parler de notre présent, à la lumière de cette quête habitée par des personnages mythiques fondateurs, et il déterre les luttes qui hantent encore notre imaginaire: des révolutions de 1917 en Russie et en Allemagne, à celles, oubliées des Indiens d'Amérique du Sud, et aux révoltes estudiantines des années soixante : «dialogues et réminiscences d'une génération à l'autre offrant une réflexion sur les héritages idéologiques». Une question d'actualité au moment où on commémore les cinquante ans de mai 1968 en France.

De courts tableaux nous transportent d'une époque, d'un lieu et d'une génération, à l'autre, grâce aux changements ultra-rapides des décors, costumes, et éclairages, accompagnés par la création musicale de Paul Levis. Cette perpétuelle mise en abyme spatio-temporelle se trouve doublée —mais sans redondance— par des projections de films, photos, et citations. Grâce à une bonne maîtrise technique, l'auteur et metteur en scène donne une grande lisibilité à cette narration en zig-zag...

Un parcours labyrinthique passionnant et passionné où on prend plaisir à s'égarer puis à se retrouver grâce aux repères une nous dispensent une narratrice, les images, les titres et les dates projetés...

A la longue, certaines scènes superflues peuvent lasser, comme le discours de Patrick Le Lay, à l'époque, directeur de TF1: «Nos émissions, disait-il, ont pour vocation de rendre disponible le téléspectateur : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible». Frédéric Sonntag veut ainsi nous renvoyer aux méfaits de la consommation de Coca Cola au Mexique, diabète, obésité, hypertension mais aussi assèchement des nappes phréatiques ! Ces digressions et quelques tableaux sans nécessité dramaturgique pèsent parfois sur l'économie générale de la pièce.

Mais cela n'est pourtant pas une raison pour se priver d'une soirée riche en aventures romanesques et pittoresques dans un Mexique en carton-pâte, digne des studios hollywoodiens et emmenées par une équipe tout feu tout flamme.

Mireille Davidovici

Libération

FRÉDÉRIC SONNTAG, «B. TRAVEN» EN MOSAÏQUES

Par Anne Diatkine

— 12 avril 2018 à 17:06

Pour évoquer le mystérieux écrivain adepte de l'effacement, le metteur en scène imagine un duo de journalistes en quête de scoop sur son identité.

Lester (Simon Bellouard) et Glenda (Sabine Moindrot) sont le fil conducteur de la pièce.

C'est un spectacle de trois heures qui va vite et nous emmène partout pour arriver au Mexique. C'est du théâtre biographique, centré sur un absent, dont on ne saura jamais rien de certain. Et c'est une course-poursuite autour d'une figure légendaire pour toujours mystérieuse en dépit de sa dizaine de biographes et de la multitude d'enquêtes dont il a fait l'objet : B. Traven. L'écrivain - dont on suppose qu'il serait né le 23 février 1882 en Pologne mais dont on sait assurément qu'il est mort à Mexico le 26 mars 1969 - a passé sa vie à devenir un personnage de fiction et à susciter des spéculations. «Si vous ne voulez pas qu'on vous mente, ne posez pas de question» : le mantra de Traven, qui considérait que l'homme devait disparaître derrière son œuvre et assassiner tous les amateurs de vérité biographiques, est le leitmotiv du spectacle.

Voix off.

Frédéric Sonntag, qui signe le texte et la mise en scène, fait converger sur le plateau moins Traven lui-même que la petite foule qui gravite autour de lui, soit pour l'avoir connu, soit pour détecter qui se cache sous ses masques, soit en tant qu'avatar. Mention spéciale au perroquet bavard et roublard - le volatile de Traven est aussi irrepérable que son maître - ainsi qu'à sa veuve au top du top (impeccable Fleur Sulmont) dans le rôle de celle qui distille les fausses révélations à des interlocuteurs aussi enchantés que désappointés.

Le long du spectacle, on croise Trotski réfugié au Mexique - qui est peut-être Traven - mais aussi le surréaliste Arthur Craven - et entre Craven et Traven, la lettre qui

diffère simule peut-être une même identité. N'oublions pas le scénariste du Trésor de la Sierra Madre, le roman le plus connu de Traven, tourné par John Huston, qui, en plein maccarthysme, fuit lui aussi Hollywood. On joue ici à saute-mouton avec les époques, sans aucune rupture ni trouble dans les genoux, grâce à des fondus enchaînés de décor assez magiques et surtout la musique live, qui contribuent à ce que chaque scène se déroule au présent, sans interruption. Avec une voix off, elle aussi incarnée, et merveilleusement ironique. Le bonheur du spectacle tient dans sa manière de styliser une tonalité, un son, une lumière, afin de nous plonger, le plus rapidement possible, dans une décennie.

Mais comment remonte-t-on jusqu'en 1994, dans un ancien cinéma porno du boulevard de Bonne-Nouvelle, à Paris, pour tomber sur Olivier, un tout jeune homme (Romain Darrieu) qui souhaite rejoindre les camps du sous-commandant Marcos et squatte une communauté gauchiste ? C'est un mystère, et il nous plaît.

Naïveté.

Le fil conducteur de cette pelote inextricable est cependant la journaliste Glenda (Sabine Moindrot) et le caméraman Lester (Simon Bellouard) - les deux acteurs excellent - qui, en 1977, cherchent le scoop et s'enthousiasment à chaque nouvelle fausse piste. Ils sont nos guides, et si on a une prédilection pour ces deux personnages, c'est parce que leur naïveté les rend pédagogues, même s'ils se trompent constamment. Inutile de chercher à restituer les éléments du puzzle, et à les emboîter raisonnablement. Certes, Frédéric Sonntag s'est fortement documenté sur Traven, mais son spectacle n'est pas qu'un «que j'ignore ?» sur Traven. Atterrissent sur le plateau tous les éléments qui lui passent par la tête, reliés à la manière du «marabout- bout de ficelle». Il faut accepter de se laisser emporter dans le foisonnement au risque de s'y perdre parfois. Le rythme est rapide, on l'a dit, mais l'ensemble est-il trop long ? Ce serait notre restriction.

Anne Diatkine